

Messe de Sainte Geneviève - Cathédrale Saint Jean-Baptiste - 12 décembre 2025

Monsieur le Préfet, mon Colonel, mesdames et messieurs les gendarmes, chers frères et sœurs,

Il ne vous a pas échappé, j'imagine, en entrant dans cette cathédrale, que notre Église célébrait cette année un jubilé de l'espérance. Un jubilé est une année sainte qui revient tous les 25 ans et au cours de laquelle les chrétiens sont invités à faire mémoire de leur salut par la Croix. Aussi, c'est dans la lumière de la vertu d'espérance que je relierai les deux lectures de cette messe en les raccrochant, autant que faire se peut, à ce qui constitue votre mission de gendarmes. En insistant, surtout, sur cette séquence d'évangile que nous lisons dans saint Matthieu. Jésus y campe une histoire pour le moins décalée. Sur la place d'un village, deux bandes d'enfants se trouvent rassemblés à distance l'une de l'autre. Quelques enfants enjoués se mettent à souffler dans leur flute, invitant les autres à entrer dans la danse, mais les fortes têtes s'y refusent. Les bons gosses osent alors un deuxième tentative en jouant sur un registre plus triste, cette fois, celui d'un chant funèbre. Mais aucun des enfants de l'autre clan n'y répond en se frappant la poitrine. Et ce sont alors la tristesse et la désillusion qui s'installent jusqu'à gâcher la fête qu'on voulait organiser.

Et je me suis alors posé naturellement la question : le découragement pouvant avoir bien des causes, y aurait-il, au sein de votre corporation, des situations décalées qui puissent engendrer de la désillusion, du désenchantement, voire de la désespérance ? Je recense au moins trois décalages qui peuvent affecter l'existence d'un gendarme.

En commençant par un premier décalage qui n'est pas propre aux gendarmes, qui nous est commun à tous au plan personnel. Sauf à considérer que tout est parfait dans nos parcours de vie, avec un peu de réalisme et surtout beaucoup d'humilité, nous voyons bien qu'au fur et à mesure que nous avançons en âge, une distance se creuse entre l'idéal de perfection qui a pu nous animer au seuil d'un engagement professionnel, familial ou ecclésial et ce que la vie a fait de nous. C'est concrètement le décalage entre l'homme ou la femme que nous rêvions d'être et ce que nous sommes en réalité. Lorsque pareille prise de conscience se produit, l'image de soi peut être gravement compromise jusqu'à se dire : je suis nul, j'ai tout raté, j'aurais mieux fait de faire autre chose ! On sait que beaucoup de *burn-out* aujourd'hui proviennent de cette dépréciation psychologique de soi-même. Quelle porte ouvrir, dans ces moments de remise en question, pour échapper à la tentation du découragement ? La porte qu'il nous faut entrebâiller, c'est celle du consentement. Il s'agit d'habiter notre vie, d'acquiescer au réel qui en tisse la trame, avec ces moments heureux comme avec ses moments d'épreuves et de difficultés. Habiter notre vie, c'est y consentir, c'est l'aimer. Parce qu'il est toujours un amour et non une résignation morose, le consentement ouvre devant nous des chemins d'espérance. Tout peut être occasion de rebondir, de repartir : les méandres de notre histoire, les échecs de nos rencontres et de nos relations, nos chutes mêmes et nos fragilités, nos limites et nos pesanteurs – tout autant que nos réussites et nos dons – sont le bois où peut se réallumer le feu de l'espérance.

Plus largement, un décalage peut se faire jour entre l'idéal que vous vous faisiez de la Gendarmerie lorsque vous y êtes entré(e), et ce qu'elle est devenue depuis. Des choses ont changé, forcément, la gendarmerie évolue, des réformes sont survenues en son sein : que ce soit au niveau de la réorganisation territoriale, de la gestion du temps de travail, des efforts permanents à fournir pour s'adapter aux nouveaux défis sécuritaires, et que sais-je encore... Et cela, légitimement, peut générer des frustrations, voire des inquiétudes. Face à l'inconnu ou

lorsque les choses ne tournent pas selon ce que nous avions prévu, le risque est grand de se laisser aller au pessimisme et à la résignation. Et c'est là qu'un sursaut s'impose pour entrer à nouveau dans la grande aventure de la vie. Nous n'avons pas de prise, certes, sur ce que sera demain, et cela est inconfortable et frustrant. Mais l'obscurité de l'avenir est l'espace, justement, où se vit et s'expérimente la vertu d'espérance. Que nous restions enfermés dans notre passé ou prisonniers des rêves de l'avenir, le résultat est au fond le même : nous sommes comme empêchés d'étreindre le présent pour en vivre tous les possibles. Et au lieu de nourrir des projets constructeurs d'avenir, nous marinons dans le mauvais jus de nos remords et de nos frustrations. Regretter les changements, critiquer les réformes est une chose ; apprendre à se les réapproprier pour leur donner la marque de notre identité, en est une autre, plus heureuse et plus constructive sans aucun doute.

Un troisième décalage peut se faire jour entre les intentions vraies qui sous-tendent votre action au quotidien et la manière dont les citoyens les perçoivent. Regardons Jean-Baptiste : son allure ascétique de prophète du désert n'a pas plu à tout le monde, loin s'en faut, et il a été sujet à critiques. Et Jésus également : il prend part naturellement à la vie des hommes, mangeant et buvant avec tous, et l'on dit derrière son dos : « Méfiez-vous de lui : il fait bonne apparence, mais il n'est pas recommandable, en réalité. Observez-le à table : il lève volontiers le coude ! Et puis, côté relations, il n'est pas très regardant : il côtoie sans vergogne des publicains et des pécheurs, il se commet avec des prostituées ! » Vous n'êtes pas Jean-Baptiste, certes, et encore moins Jésus. Mais il peut vous arriver, toutes proportions gardées, de subir le même sort. Gendarmes, vous êtes établis serviteurs du bien commun, chargés de maintenir l'ordre public et l'on vous prend pour des trouble-fêtes, des empêcheurs de vivre en rond. Votre mission vous établit garants de l'équité, de la justice, de la paix civile et l'on est enclin à ne considérer que l'aspect répressif de vos interventions. Tout cela est usant, décourageant, jusqu'à conduire parfois aux portes du désespoir.

« L'espérance ne va pas de soi, écrivait Charles Péguy. Et le facile et la pente est de désespérer, et c'est la grande tentation ». C'est ce qui, j'ose le croire, peut motiver votre présence, ce matin, dans cette cathédrale. Quoique revêtus de votre uniforme incarnant l'autorité et la responsabilité qui vous échoit, vous êtes venus, ce matin, en pèlerins, en mendians d'espérance. Vous n'êtes pas venus pour parader, mais pour puiser à la source de l'espérance, vous souvenant de l'exemple admirable que nous a laissé sainte Geneviève sur ce point. Lorsque Geneviève est intervenue, rappelons-le, Attila était aux portes de Paris. Et la probabilité était grande que Paris soit assiégée et dévastée. Et pourtant, à la prière de cette femme, les Huns se sont déroutés sur Orléans et furent défait aux champs Catalauniques. Et lorsque, plus tard, les Francs tentèrent d'affamer Paris, ce fut encore Geneviève qui, par son sang-froid et son ingéniosité, assura le ravitaillement de la ville et empêcha tout un peuple de mourir de faim. Sainte Geneviève nous apprend que c'est au cœur même des situations désespérées que l'espérance, sans cesse, peut naître et renaître. Elle nous redit surtout que l'espérance, si nous la recevons ultimement de sa source qui est Dieu, est à même de réenchanter notre existence et celle des autres. Elle peut nous aider à sortir de l'ornière du pessimisme en réveillant en nous la vie et la joie.

Alors, j'ose vous le dire : joyeux courage, frères et sœurs gendarmes ! Soyez fiers de votre noble métier ! Et que Dieu bénisse vos familles, qu'il accompagne et protège vos missions respectives, surtout les plus périlleuses. Qu'il fasse miséricorde à toutes celles et tous ceux de vos camarades qui ont défendu les plus faibles au péril de leur vie, celles et ceux qui sont morts dans l'exercice de leur fonction. Qu'il en soit ainsi. Amen.